

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 29 MARS 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

Quelques semaines encore, disait-il, et il pourrait, sans danger, entreprendre le voyage de France, revoir Marguerite. "C'est mon amour qui m'a soutenu, achevait-il, c'est le souvenir qui m'a sauvé."

Marguerite, revenue à elle, relut cette lettre qui était au milieu des ténèbres de son âme et de la détresse de son cœur comme un rayon de soleil.

—Il n'est pas mort, il n'est pas mort !

Elle ne pensait, elle ne disait que cela. Et tout à coup, fermant les yeux, elle ne bougea plus, ne parla plus, concentrant toute sa pensée sur le petit village perdu, bien loin, là-bas, où l'officier avait souffert en rêvant d'elle. Elle lui écrivit le jour même. Elle avait été malade jusque-là ; soudain elle renaissait à la vie en même temps que revenait l'espérance. Elle se leva, resta jusqu'au soir à sa table, écrivant, écrivant toujours, racontant à son bien-aimé mari toutes ses angoisses, quand elle avait cru à sa mort, ne cachant rien, disant qu'elle avait perdu son père, apprenant tout à Julien et terminant par le récit des menaces d'Antoine.

"Mais tu es vivant, disait-elle, maintenant Antoine ne peut plus rien contre moi. Seulement, si tu veux retrouver ton enfant, mon Julien, hâte-toi de revenir, car Antoine sera impitoyable. Il ne faut pas qu'il soit seul auprès de moi quand l'heure suprême aura sonné. Il faut qu'il t'y trouve. Reviens donc, reviens vite ! Je t'aime !"

Des jours se passèrent. Antoine, de Paris, n'oubliait pas sa sœur. Il était instruit de tout ce qui se passait à Malpalu. Patoche le renseignait. Une dépêche devait l'instruire de la naissance de l'enfant et il accourrait aussitôt. Julien Rémondet, quoique très faible, bien qu'il courût encore un grand danger et que la fatigue pût faire ouvrir sa blessure insuffisamment fermée, Julien Rémondet avait voulu se mettre en route, au reçu de la lettre de Marguerite.

—Un enfant ! se disait-il. Je vais avoir un enfant, et un péril de mort le menace et je ne serais pas là pour le sauver ! allons donc ! Je manquerais à tous mes devoirs.

Il savait, par la lettre de Marguerite, que la jeune femme était chez sa tante, à Malpalu. Ce fut donc à Malpalu qu'il se rendit. Il s'arrêta à Blois et de là écrivit à Marguerite qu'il était auprès d'elle et qu'il allait venir. Il craignait qu'en apparaissant tout à coup, une trop brusque surprise la rendit malade. Elle répondit aussitôt : "Viens ! viens vite !"

Ce fut la vieille tante qui l'accueillit. Elle ne lui fit pas de reproches. Ce n'était pas le moment. Son accueil fut froid et grave.

—Monsieur, lui dit-elle, je crois votre présence ici nécessaire pour le salut de ma nièce et celui de votre enfant. Voilà pourquoi je ne m'oppose pas à ce que vous demeuriez à Malpalu. J'ai voulu vous parler ainsi dans la crainte que vous ne preniez ma conduite pour un pardon de votre mariage secret. Marguerite est souffrante. Ne vous éloignez pas.

Dans la nuit, Marguerite mit au monde un fils. Quand on le présenta dans ses langes (et la vieille tante n'avait pas voulu qu'un autre s'occupât de l'enfant, autant par amour de ce malheureux qui naissait que pour ne pas ébruiter sa naissance) quand on le présenta à la jeune mère, celle-ci, toute pâle en son lit, ses grands yeux bleus eernés de noir, le prit dans ses bras, le couvrit de baisers et se mit à pleurer. La tante et Julien

Rémondet, comprenant son intime douleur, n'osèrent pas la consoler. Eux-mêmes étaient émus et de graves réflexions leur venaient à l'esprit. Ces réflexions, ce fut Marguerite elle-même qui les formula à travers ses larmes, à travers ses baisers à son fils.

—O mon pauvre petit, quelle vie sera la tienne. Tant de haines t'environnent, réussissons-nous à te sauver ? Ceux qui t'aiment sont faibles. Celui qui te hait est fort. Te sauverons-nous de sa vengeance ? Moi, cher petit, tu viens de me prendre toute ma vie et j'aurais beau vouloir me jeter entre toi et celui qui te veut du mal, je ne le pourrais. Vous, ma bonne tante, infirme, votre autorité sera méconnue, car Antoine n'a pas de respect pour la vieillesse. Et toi, mon Julien, mon bien-aimé, toi que j'ai cru mort pendant si longtemps, toi seul pourras défendre cet ange, et Dieu veuille que tu en aies la force.

—Ne crains rien, Marguerite.

—Tu es si faible encore ! Presque aussi faible que moi ! J'ai eu tort de te faire venir avant ta guérison complète. C'était t'exposer au danger. Il le fallait, n'est-ce pas ?

—Il le fallait, Marguerite. Ne pas me prévenir, alors que tu me savais vivant, c'était commettre une faute. N'était-ce pas exposer ton enfant ?

Marguerite aurait voulu nourrir elle-même son fils, mais ce n'était pas possible. Le garder à Malpalu, c'était le mettre constamment sous les yeux d'Antoine et le lui jeter comme une proie. Mille de Pontalès avait découvert une nourrice à Bracieux. La nourrice avait promis le secret. Mais Bracieux n'étant pas loin de Malpalu, on devait la prévenir de venir chercher l'enfant. Marguerite, dans son lit, continuait de sangloter.

—Pourquoi pleures-tu ? disait Julien aussi ému qu'elle.

—Je ne sais pas. Je crains un grand malheur.

—N'avons-nous pas tout prévu ?

—C'est vrai, mais tout ce que nous avons prévu peut s'effondrer devant l'arrivée soudaine d'Antoine.

—Il faudrait qu'Antoine eût été averti. Et il ne l'est pas.

—Qui sait ? dit-elle.

Et ses pleurs redoublèrent. Depuis longtemps, elle avait vu rôder autour d'elle et sous ses fenêtres la figure rusée et fourbe, aux yeux tout à la fois lâches et cruels, de l'intendant Patoche. Et sans savoir pourquoi, elle avait peur de cet homme. La nuit s'écoula pourtant sans amener d'alerte et le matin du lendemain également. Cependant les inquiétudes de la jeune mère continuaient et ses larmes ne cessaient pas.

—Ecoute, dit-elle à Julien, qui ne la quittait pas une minute et qui restait tout le temps à veiller auprès de son lit, écoute, Julien, j'ai trop peur, Antoine peut arriver d'un moment à l'autre et il faut tout craindre. Il ne faut pas que nous attendions la nourrice, il faut que tu prennes notre enfant, que tu l'enveloppes bien chaudement et, en te cachant de tout le monde, il faut que tu le portes toi-même à Bracieux. Comme cela, il sera sauvé. Antoine pourra venir. Ce n'est pas nous qui lui dirons où est notre enfant, et s'il le découvre chez la nourrice, si celle-ci garde le silence, comment saura-t-il qu'il est à nous et que c'est lui qu'il cherche ?

—Tu le veux, Marguerite ?

—Oui, crois-en mes pressentiments, Antoine ne pardonnerait pas.

—Mais il faudrait qu'il me tuât avant de toucher à notre enfant ?

—Eh bien, il n'hésiterait pas. Il te tuerait.

Marguerite se pencha sur le bord de son lit et regarda vers la fenêtre. Les rideaux étaient tirés de façon à ce que, dans cette sombre journée de décembre, il entrât dans sa chambre le plus de lumière possible. La neige tombait à gros flocons, silencieuse, incessante, le ciel était bas et lourd, l'horizon rapproché. Bien qu'elle fût au chaud dans son lit, elle frissonna.

—Mon Dieu, dit-elle, l'envoyer dehors par un temps pareil, l'exposer au froid, c'est l'exposer à la mort.

Il comprit ses angoisses.

—Sous mon manteau de fourrure, dit-il, il ne sentira pas le froid. Et j'en aurai bien soin !

—Pars donc, pars vite !

Le petit reposait dans le berceau, près du lit. Julien le prit doucement, pour ne pas le réveiller. Marguerite tendit les bras. Julien le lui donna. Elle le considéra longuement, les yeux tout mouillés :

—Pauvre petit, où vas-tu ? comment le reverrai-je ? quelle sera ta vie ? Ah ! Julien, Julien, pourquoi faut-il cacher notre mariage ?

Et elle serrait tendrement l'enfant contre son cœur. Elle ne voulait pas le quitter. Elle l'enveloppait dans ses bras, et elle jetait sur Julien un regard farouche.

—Non, non, disait-elle, ne me le prends pas, je ne le reverrai plus, j'en suis sûre. Aie pitié de moi.

Penché sur le lit, pleurant lui aussi, il essayait vainement de la calmer. Elle ne pouvait s'arracher à cet enfant.

—Non, non, laisse-le-moi. Je t'en prie.

—Mais, chère aimée, c'est toi qui as voulu t'en séparer, parce que tu crains pour lui.

—Oui, j'ai peur, il le tuerait, te dis-je.

—Alors, sois raisonnable. Si tu ne veux pas qu'il le trouve auprès de toi, il faut que je l'emporte.

—Oui. Je suis folle. Prends-le. Va-t'en bien vite.

Et comme Julien tendait les bras pour recevoir l'enfant, elle le retirait, toujours farouche, presque folle de terreur et de désespoir, comme si Julien avait été un bourreau pour elle.

—Non, non, pas encore, pas encore. Laisse-moi encore quelques minutes. Je ne le verrai plus. J'en suis sûre. Mon cœur me le dit. Les mères devinent ces choses là. Jamais, jamais je ne le reverrai. O mon pauvre petit, tu as pris toute la tendresse de ta mère. Si tu pouvais me comprendre. Si tu pouvais m'entendre. Si tu pouvais te rappeler. Hélas !

Elle eut une nouvelle crise de larmes.

—Il n'y a donc rien qui puisse te défendre contre cet homme ! Rien !

Elle eut un cri de rage impuissante et se retourna dans son lit, comme pour chercher une arme.

—Non. Je suis livrée à lui. Je ne peux rien. Tu as raison, Julien. Vite, prends-le. Rester ici plus longtemps serait un crime, puisque ce serait exposer l'enfant au danger qui le menace. Va, va, je t'aime, mon amour te suivra et mes prières vous protégeront peut-être.

Il avait revêtu un long et large manteau fourré avec lequel il était venu d'Italie, par cet hiver rigoureux. L'enfant, dans cette fourrure, contre la poitrine de son père, n'avait rien à redouter du froid.

—Je m'en vais, dit-il, Marguerite, sois forte.

Et il se pencha pour l'embrasser. Sa tête pâle, amaigrie par de longues souffrances, touchait déjà le visage de la jeune mère lorsque celle-ci se rejeta brusquement de côté. Elle venait d'avoir une vision effrayante, une sorte d'hallucination rendue plus intense par sa fièvre et l'état de surexcitation où elle était. Ce n'était pas Julien qu'elle voyait, penché au-dessus d'elle, ce n'était pas ses yeux tendres et humides de larmes, c'était une tête effrayante, aux yeux creux, ne laissant voir que l'orbite, des joues creusées par la mort, un crâne qui n'était qu'une boîte osseuse, une bouche sans lèvres, riant de toutes les dents, d'un rire épouvantable de cadavre.

—Julien ! Julien !

Elle ne voulait plus rien voir, mais elle voyait toujours. Et bien que le cadavre de ce cauchemar n'eût aucune ressemblance avec Julien, c'était Julien qu'elle voyait en lui.

—Marguerite ! dit-il doucement, avec reproche, avec tristesse.

Ce seul mot la tira de son hallucination. Un tremblement nerveux la secouait des pieds à la tête.

—Julien, mon Julien, ne t'en va pas. Il me semble que toi aussi je ne te reverrai plus. Est-ce que tu veux m'enlever mon fils, dis ? Tu ne m'aimes donc pas ?

—Méchant enfant, pourquoi me faire de la peine